ALCIDE LEROUX

RAPPORTS

ENTRE LA

MUSIQUE BRETONNE

ET LA

MUSIQUE ORIENTALE

VANNES

IMPRIMERIE LAFOLYE

1891

20
48(14)151
107 t.181

RAPPORTS

ENTRE LA MUSIQUE BRETONNE ET LA MUSIQUE ORIENTALE

ALCIDE LEROUX

RAPPORTS

ENTRE LA

MUSIQUE BRETONNE

ET LA

MUSIQUE ORIENTALE

VANNES

IMPRIMERIE LAFOLYE

1891

Extrait de la *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*

RAPPORTS

ENTRE LA MUSIQUE BRETONNE

ET LA MUSIQUE ORIENTALE

Il y a quelques années, j'étais parti pour l'Orient, moitié en touriste, moitié en pèlerin, en tous cas sans avoir fait d'études spéciales sur les pays que j'allais visiter, sans avoir même rafraîchi, comme l'on dit, mes souvenirs classiques par de récentes lectures. Je m'étais embarqué avec ce qui me restait au cœur d'amour et d'enthousiasme pour le pays de Thèbes et des Pyramides, pour la patrie d'Abraham et de David, pour celle d'Homère, de Léonidas et de Périclès, après des années d'infidélité à la littérature et à l'histoire. Je n'avais donc plus l'ardeur de mes vingt ans pour tout ce monde de la poésie, de l'art et du soleil. Néanmoins en mettant le pied sur le navire, j'avais senti mon âme se dilater d'une façon étrange, mon regard se diriger et se fixer avec une avidité dont je ne me croyais pas capable vers ces rivages d'où sortent les religions, les langues, les inspirations et ces rayons éblouissants qui viennent nous frapper jusqu'au sein de nos brumes, de nos forêts et de nos landes chéries, qui nous fascinent et nous entraînent en nous montrant des trésors où ils nous convient à aller puiser.

J'avais une idée assez peu raisonnée des liens qui nous rattachent à l'Orient. Je savais que nous descendions de peuplades parties de l'Asie longtemps avant l'ère chrétienne, mais je ne cherchais guère à coordonner ces idées dans mon esprit. Tout entier au

plaisir, à la joie de voyager sur la mer de Virgile, d'Enée et d'Ulysse, de fouler le sol où règna Sésostris, où la Vierge Marie et l'Enfant Jésus dormirent peut-être entre les bras du Sphynx, je trouvai ce pays des palmiers, et des oasis, semés comme des fruits verts sur les déserts sans bornes, si différent de notre pays chevelu, et à demi voilé sous ses beaux nuages et sous son opulente verdure ; je trouvai tant de contraste entre l'arabe à la physionomie noble mais farouche, et les visages doucement fiers de la Bretagne, encadrés de cheveux blonds, que j'oubliai les rapports signalés entre les deux contrées. J'oubliai l'élégance de la démarche des porteuses d'eau du bourg de Batz, coiffées comme le sphynx, ressemblant à celle des Égyptiennes, et tant d'autres détails dont on a fait des arguments, lorsqu'une circonstance particulière vint me rappeler au respect des traditions et des études sur notre origine orientale.

Nous venions d'arriver à Ismaïlia, sur le bord du lac Timsah, après avoir traversé en chemin de fer le désert de Zagazig qui s'étend entre le canal de Suez et la ville du Caire. Toute la journée, le mistral avait soufflé avec une violence qui ne faisait que s'accroître à la chute du jour. Le soleil venait de disparaître au-delà des océans de sable sans cesse brûlés par ses feux ; comme dans toutes les régions voisines de l'équateur, le crépuscule avait été de courte durée et la nuit s'abaissait sur la ville presque déserte, sur ses maisons solitaires et ses jardins. On ne distinguait plus nettement les objets, ni les habitations du voisinage.

Nous nous promenions à quelques pas de notre modeste hôtel en attendant l'heure du repas. Tout-à-coup les sons d'un instrument que nous avions entendu cent fois dans notre pays, à mille lieues d'Ismaïlia, vinrent frapper nos oreilles. C'étaient, à s'y méprendre, les sons du biniou breton ; l'artiste du désert jouait un air que l'on eût cru choisi dans le répertoire de quelque sonneur de biniou du Finistère. C'était la même cadence, le même timbre, le même accent plaintif. Nous tressaillions comme si nous avions été reportés, par je ne sais quel charme mystérieux et puissant, au sein des landes bretonnes. Des flambeaux s'allumaient et s'agitaient autour des habitations du village d'où partaient les sons enchantés, on voyait s'animer, se disperser et se rejoindre des groupes de dan-

seurs qui passaient comme des êtres fantastiques devant les lumières rougeâtres, à quelques centaines de pas de nous. Tout était si tourmenté dans la nature et dans l'air, dans tout ce qui nous environnait, et tout était si calme et si mélancolique dans cette mélodie sans apprêt, que nous restions stupéfaits, comme devant une apparition, comme si le fantôme d'une danse armoricaine eût tout à coup surgi au sein des plaines où errent maintenant les enfants d'Ismaël.

Instinctivement nous fîmes quelques pas ; nous voulions approcher du village où l'on était ainsi en fête et où l'on célébrait sans doute un mariage (analogie plus surprenante encore) ; mais les habitants qui nous avaient donné asile et qui étaient des Européens, nous firent comprendre que ce serait un acte de témérité. Hélas ! les Bretons et les peuples de l'Orient ont conservé leur ancienne musique, mais mille barrières les séparent et la loi du Coran prêche à ses fidèles la haine du nom chrétien ; il n'eût pas été sans danger pour nous d'aller à cette heure attardée nous mêler aux groupes arabes, ni même les observer avec une curiosité indiscrète. Le lendemain, du reste, nous devions nous embarquer pour gagner Port-Saïd, en suivant le canal de Suez ; nous avions besoin de repos et nous prîmes le chemin de notre gîte.

J'étais logé avec un ami dans une sorte de construction en planches qui ne semblait pas d'une solidité parfaite. Le mistral redoublait de fureur et menaçait de faire crouler sur nous le fragile abri ; cependant ses rafales nous apportaient toujours les notes ; monotones et un peu tristes de l'instrument primitif, j'allais dire de l'instrument breton. Je m'endormis en rêvant aux grandes émigrations d'Asie en Europe et, cette fois, je ne doutai plus que nous ne fussions un débris ou un rameau de ces races qui se développèrent au-delà du Liban et du Caucase, et que des causes encore mal connues firent déborder et se répandre jusque sur les rivages de l'Océan.

Environ quinze jours après cette nuit passée sur les bords du lac Timsah, dans la semaine qui suivit la fête de Pâques, nous fîmes une excursion à la mer Morte, au Jourdain et à Jéricho. La population qui habite Jéricho est peut-être la plus misérable et semble être la

plus dégradée de toute la Syrie. Comme on le sait, la température est très élevée dans cette vallée du Jourdain et sur les bords de la mer Morte, dont le niveau est de 400 mètres inférieur à celui de la Méditerranée. Brûlés par cette chaleur de fournaise, dépouillés journellement par les Bédouins du pays de Moab, les habitants de Jéricho vivent dans la misère la plus profonde, au bord de la Fontaine d'Elisée et au pied du mont de la Quarantaine, dans une plaine où il suffit de jeter un peu de semence en terre pour qu'il en sorte des récoltes dignes de la Terre-Promise. Le soir que nous campâmes à la Fontaine d'Elisée, nous nous reposions des fatigues de notre ascension au mont de la Quarantaine, en admirant la ligne monotone des montagnes d'Arabie, si bien décrite par Châteaubriand, et le Grand Hermon, drapé dans son manteau tigré, situé à 50 lieues au nord, au bout de la vallée du Jourdain. Nous attendions en vain que la fraîcheur du soir tempérât les ardeurs de la journée, lorsqu'une troupe d'habitants de Jéricho vint, (dans un but intéressé, il faut le dire,) nous donner le spectacle d'une danse locale, accompagnée de chants absolument particuliers quoique fort élémentaires. Les hommes dansèrent d'abord, en formant un large demi-cercle, serrés les uns contre les autres, chacun donnant le bras à ses deux voisins. Le mouvement de la danse consistait à se balancer ou à se déplacer de droite à gauche, tantôt en répétant la même phrase musicale, très courte, et les mêmes paroles, tantôt en poussant en cadence et avec beaucoup d'ensemble, une sorte de cri rauque analogue à celui que pousse un homme en rejetant un lourd fardeau. Par intervalles, une vieille femme faisait entendre un cri plus aigu et saccadé produit dans le haut de la voix, un peu semblable aux cris de joie que jettent les jeunes gens dans nos pays, les jours de mariage. La danse à laquelle nous assistions était sans doute une danse guerrière, car un des Arabes armé d'un sabre parfaitement aiguisé, placé au centre du demi-cercle et lui faisant face, se mit à simuler un combat, tantôt en s'avançant ou en reculant, tantôt en se repliant sur lui-même et en faisant mille évolutions et mille voltes-faces, avec une agilité merveilleuse. Dans son zèle, il se coupa même légèrement à la main gauche avec la pointe de son sabre. Pendant ce temps, la troupe semblait s'avancer

un peu sur lui, puis reculait[1]. La scène avait un aspect absolument sauvage. La nuit était complète. Les lampes d'éclairage que nous possédions, fort insuffisantes, ne jetaient plus que des reflets blafards sur ces spectres vivants. Tout était fait pour impressionner et digne des rivages d'une mer maudite.

Au bout d'un quart d'heure environ, les hommes se retirèrent ; les femmes prirent leur place et exécutèrent la même danse, accompagnée du même chant monotone et barbare. Une jeune fille, presque noire comme une Ethiopienne, ainsi que ses compagnes, malgré ses traits asiatiques, s'arma du sabre et reproduisit à peu près toutes les poses et tous les mouvements du guerrier qui l'avait précédé ; elle le fit, naturellement, avec moins de force et de véhémence, mais avec plus de noblesse. Elle était réellement gracieuse dans toutes ses attitudes et dans sa marche, avec sa longue robe de toile bleue, tombant presque sans plis et sans ornemen jusqu'à ses pieds et traînant à terre, avec une élégance particulière aux habitants et aux costumes de l'Orient. La soirée se termina ainsi. Le frère Liévin, un franciscain qui nous servait de guide, nous expliqua le sens de ces quelques phrases chantées, que les deux chœurs avaient successivement répétées. Toutes se bornaient à nous souhaiter la bienvenue et à nous demander bakchiche, c'est-à-dire un léger présent. Celui qui avait le premier formulé la pensée avait, du même coup, déterminé l'air sur lequel devaient se chanter les paroles, et les autres redisaient l'air et la chanson, comme cela se fait tous les jours dans nos pays.

Cette méthode, consistant à traduire immédiatement par un chant une pensée à peine exprimée par des paroles, est commune aux

[1] La danse des habitants de Jéricho ne rappelle-t-elle pas la danse du glaive dont parle M. de la Villemarqué? « La ronde de l'épée des anciens Bretons (dit-il) était exécutée par des jeunes gens qui savaient l'art de sauter en mesure circulairement, lançant en l'air et recevant dans leurs mains leurs épées. On la voit figurée sur trois médailles celtiques ; dans l'une un guerrier bondit en brandissant d'une main une hache de bataille, et rejetant de l'autre en arrière sa longue chevelure flottante. Sur une seconde, un guerrier danse devant un glaive suspendu et il répète évidemment, dit M. Henri Martin, l'invocation : « O glaive ! ô grand roi du champ de bataille ! O glaive ! O grand roi ! » *(Barzaz-Breiz*, p. 48).

Bretons et aux Orientaux. Les uns comme les autres font ordinairement la musique pour les paroles, et les paroles pour la musique ; les deux productions sont du même auteur et souvent simultanées et inséparables. Ce fut là, pour moi, une nouvelle application des observations recueillies par les musiciens en Armorique et dans les contrées du Levant[1].

On ne peut parler de la musique orientale, sans parler du chant du muezzin. Il m'est arrivé plusieurs fois d'entendre ce chant singulier que l'on a essayé de noter et de reproduire avec nos voix européennes. Ce chant, je ne sais comment le qualifier et je doute que ceux qui ont assisté à ces imitations artificielles et fantaisistes faites par nos compositeurs, s'en forment une idée exacte. Il y a dans le timbre de la voix, dans la façon d'enchaîner les sons, dans l'expression des Orientaux, des nuances que la voix d'un français ou d'un italien est absolument incapable de rendre et, peut-être, que son oreille est incapable de saisir exactement. Si l'oreille et la voix s'adaptaient aussi facilement qu'on le croit à toute sorte de sons et d'accords, la prononciation et la compréhension d'une langue étrangère ne seraient pas d'une difficulté si ardue.

La première fois que je pus entendre à mon aise le chant du muezzin, ce fut à Damas. L'hôtel où je me trouvais logé était tout près d'une petite mosquée dont j'apercevais le minaret par ma fenêtre, grillée au moyen d'un treillis en forme de losanges. Il était minuit, je venais de m'endormir, lorsqu'un cri poussé d'un ton menaçant et solennel vint me tirer brusquement du sommeil. « Allah ! » disait une voix vibrante et presque terrible ; puis la même voix continuait sur un ton beaucoup plus élevé et lançait des notes aiguës, séparées par des intervalles d'un demi-ton ; le timbre finissait par avoir quelque chose de déchirant, qui modifiait entièrement en moi l'impression produite par la majesté du premier cri. N'importe !

[1] Tout événement, dit encore M. de la Villemarqué, de quelque nature qu'il soit, pour peu qu'il soit récent, et qu'il ait causé une certaine rumeur, fournit les matières du chant.... Tout le monde de s'écrier : « Faisons une chanson ! » Le poète en renom est naturellement engagé à donner le ton et à commencer... il entonne ; tous répètent après lui la strophe improvisée. Cette manière de composer est souvent excitée par la danse. (*Barzaz-Breiz*, introduction).

je connais peu de choses aussi tragiques que ce cri : « Allah ! » venant arracher brusquement l'homme au sommeil sur sa couche, pour lui dire de penser à Dieu.

Le lendemain j'errais seul sur les bors du Barada, dont les eaux impatientes courent sans cesse et se hâtent d'aller arroser les célèbres jardins de la Reine du désert. Le soleil brillait avec un éclat inconnu dans nos climats tempérés. Les innombrables minarets se détachaient sur le ciel bleu, ou sur la montagne couleur de cendre qui se dresse au dessus de Damas, comme pour mieux faire ressortir la blancheur de la ville. C'était un vendredi, le sabbat des Musulmans ; midi approchait. Tout à coup le muezzin parut au haut du minaret le plus rapproché de l'endroit où je me trouvais. Il commença par des sons étouffés et mal articulés, puis sa voix alla en s'élevant sur des notes déchirantes ; la voix était nasillarde et aigre. Il y avait dans ce chant quelque chose du vagissement de l'enfant ou du bêlement de l'agneau. Bref, on me traitera peut-être de barbare, mais mon oreille était péniblement impressionnée par cette prétendue mélodie, que j'essayais de trouver belle et qui me semblait fausse presque d'un bout à l'autre.

Bientôt d'autres voix nasillardes et déchirantes se firent entendre, bientôt chaque minaret eût sa mélodie dont les trilles se croisaient dans l'air limpide et retombaient, comme des plaintes aiguës et prolongées, sur les dômes et sur les terrasses sans nombre. Le spectacle avait pourtant son côté grandiose. Les muezzins chantaient les yeux fixés au ciel, la bouche tendue pour lancer leur cri dans l'espace. Par instant, ils s'arrêtaient pour faire le tour du minaret, puis ils reprenaient leur phrase geigneuse, planant au-dessus de la terre comme le cri d'un oiseau qui cherche à se poser et qui ne trouve pas où. Cela tenait à la fois du comique et du sublime et, j'ose à peine le dire, mais je crois que mon impression n'était pas loin de se traduire par une souffrance. Aujourd'hui pourtant, après tout ce que j'ai entendu dire de la musique orientale, il est des moments où je me prends à douter de mon appréciation et où je me reproche de n'avoir pas su comprendre ou d'avoir mal écouté.

Ce sont à peu près les mêmes réflexions que je me faisais en entendant le chant des Juifs à la Synagogue, à Jérusalem, ou les

chants des derviches tourneurs à Constantinople. Tous ces chants ont, pour ainsi dire, le même accent grêle, nasillard et plaintif. Celui des derviches a pourtant plus de gravité ; les voix sont plus fortes et plus mâles ; en outre, elles sont accompagnées par divers instruments, notamment par une sorte de tambourin dont les roulements sourds produisent un effet mystérieux, au milieu de cette harmonie étrange et sauvage. Tout le monde a lu des descriptions de la danse des derviches tourneurs. Ils entrent gravement et silencieusement dans la petite mosquée. Les pieds nus, recueillis et les bras tombants, ils exécutent des prosternations successives et des marches lentes en se portant de droite à gauche. Bientôt la musique s'anime, les sons deviennent plus vifs et plus précipités. Alors les derviches commencent à tourner sur eux-mêmes en continuant leur marche circulaire ; leur danse est une sorte de valse en sens inverse, dont la rapidité va en augmentant graduellement ; leurs bras se tendent ; les mains sont ouvertes l'une en haut, l'autre en bas ; dans ce mouvement circulaire les pans des robes régulièrement plissées s'étalent et tournent si vite que les plis deviennent indistincts les uns des autres et produisent sur l'œil l'effet d'une roue de voiture en marche. A ce moment les derviches se meuvent, chacun dans sa sphère, comme autant de planètes, sans se heurter, sans se voir. Ce spectacle respire le fanatisme, mais il n'a rien de grotesque, ni de pénible ; il est plutôt gracieux. On finit pourtant par être douloureusement affecté, en voyant ces hommes se livrer avec cette sorte de délire à un exercice que la raison condamne, et y épuiser leur force au point de paraître exténués. J'ai vu un jeune derviche qui n'avait pas plus de quinze ans, tourner jusqu'à menacer de s'affaisser sur lui-même ; le lendemain, il avait les pieds entièrement tuméfiés.

Malgré tout ce qu'on peut dire contre les chants des habitants de Jéricho et des derviches, je suis obligé d'y reconnaître un cachet et une expression que n'ont point nos chants européens, profanes ou religieux. Ils se rapprochent beaucoup plus de la musique bretonne que de nos airs d'opéra ou de ceux de nos romances. De plus, ils sont toujours exécutés à l'unisson et, autant que possible, accompagnés par la danse, autre caractère qui montre encore leur lien de parenté étroite avec les chants conservés des races celtiques.

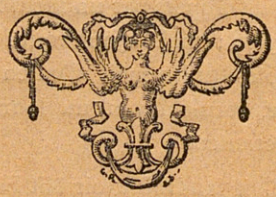
Mais sans doute parce que mon oreille est plus habituée aux timbres et aux chants de la Bretagne qu'à ceux de l'Orient, je mets une différence énorme entre les deux contrées à ce point de vue. Mon appréciation peut être sans valeur, mais je mets entre la musique orientale et la musique bretonne la différence que je trouve entre la mélancolie et la tristesse aiguë : l'une me touche et me pénètre jusqu'à l'âme, l'autre m'énerve et va jusqu'à m'irriter. A part le chant du *Kyrie* des Grecs au Saint-Sépulcre, quelques chants de cantiques exécutés par des jeunes filles schismatiques grecques, dans la baie de Tripoli, sur les côtes d'Asie-Mineure, je n'ai rien trouvé dans ce que j'ai entendu de la musique orientale qui fût réellement beau. A côté d'un accord harmonieux, il me semblait toujours y avoir des assemblages de notes discordantes.

Et puis, ainsi que je l'ai déjà dit, c'est le timbre, c'est l'organe lui-même qui semble absolument différent. En Orient, ce n'est pas du tout un défaut de chanter du nez, ainsi que l'a remarqué M. Bourgault-Ducoudray. Chez les habitants de ce pays, les sons ne paraissent pas se produire dans la même partie du larynx. On dirait que les Orientaux sont absolument incapables de produire les sons pleins et sonores que donnent chez nous les voix les plus ordinaires. J'ai vu un des moukres qui nous accompagnaient rire beaucoup, en entendant chanter un air d'opéra par un membre de la caravane qui avait une voix de baryton ; mais ayant voulu lui-même reproduire quelques-unes des notes qu'il venait d'entendre, il resta stupide comme un homme qui recule devant un lourd fardeau dont il ne soupçonnait pas la pesanteur.

Pour être affirmatif, il faudrait avoir fait beaucoup plus d'observations que je n'étais à même d'en faire. Mais j'ai retrouvé les mêmes défauts aux voix et à la musique à Constantinople, en Grèce et jusque dans le détroit de Messine. Rien d'étonnant à cela : il est à présent démontré que les habitants de la Calabre chantent la musique et les chansons de l'Albanie.

Que conclure de tout ceci ? que l'Orient et l'Occident ont entre eux des points de contact à peine soupçonnés autrefois ; qu'il existe entre eux des liens étroits, non seulement au point de vue de la

musique, mais au point de vue de la langue. Je me souviens d'avoir vu un jeune prêtre du Finistère et un Arménien pousser des exclamations en découvrant tant de rapports entre les langues de leurs pays respectifs. L'humanité est moins vieille qu'on a voulu le dire; quand elle suit sa marche naturelle, elle ne rejette pas facilement ses traditions, ni les trésors que lui ont légués les ancêtres. La musique, comme la langue bretonne, est un trésor que nous tenons de nos premiers aïeux; tant de perles y sont enchâssées que les maîtres viennent souvent y puiser leurs plus fraîches et leurs plus pénétrantes mélodies, celles qui les rendent immortels et qui charment l'oreille des plus délicats. Tous reconnaissent que si l'art manque aux chants populaires, la véritable inspiration y est répandue comme à pleines mains. A nous donc de conserver ce précieux dépôt du passé et d'y chercher des vibrations et des accords pour la lyre nouvelle !



ORFEÓ CATALÀ
BIBLIOTECA
BARCELONA
Reg. 930 4º
Sig. 78(44.15)
.781.7 Lor
17-VIII-C/4